C'est Auguste Le Bon qui prend l'affaire en mains, avec courage et habileté. Il propose que nous allions négocier avec Schiedling, notre contrôleur allemand de tutelle, pour la libération de nos cadres et la reprise du travail, ce qui est fait. Je revois Auguste s'adressant à Schiedling, devant le personnel qui a envahi les bureaux.

- Pourquoi avez-vous cessé le travail et manifesté ? demande Schiedling.

- Aujourd'hui, répond Auguste, nous célébrons le 11 novembre, c'est-à-dire la paix retrouvée et la fin d'une tuerie inutile entre nos deux peuples. Nos pensées vont vers nos pères qui sont tombés dans cette guerre fratricide, nous voulons la paix entre les peuples et il enchaîna sur le ravitaillement défectueux et insuffisant pour les travailleurs et sur le chauffage médiocre de l'entreprise (nous nous chauffions à la tourbe). Il termina en demandant la libération de nos chefs.

"Il nous faut reprendre le travail, dit-il, mais comment travailler sans chef ?"

Schiedling nota les raisons et doléances d'Auguste. L'Allemagne voulait la paix. Le führer désirait une Europe unie, débarrassée des ploutocrates. Cette guerre lui avait été imposée. Le ravitaillement défectueux était le fait du blocus maritime des anglo-américains.

Pour la libération de vos chefs, ils seront relâchés dès que vous aurez repris le travail.

Le courant fut remis au transfo, chacun reprit sa place au poste de travail et l'usine se remit à bourdonner, dans le frémissement tricolore de nos petits drapeaux.

L'après-midi se termina sur un dernier mot d'ordre : "pas un copeau, pas une pièce avant le retour des chefs".

Chacun respecta la grève sur le tas, à sa place et les Allemands tinrent leur parole. Nos cadres furent libérés. Soulagement, certes ! mais fausse joie, car nous savions que les sanctions allaient suivre. Peu de temps après, un camarade espagnol et Polyte furent arrêtés pour de bon.